Alain Bosquet



L'imposture du biographe

entretien
avec Olivier Brun

collection paroles d'aube

éditions
Paroles d'aube

024631390 820

L'IMPOSTURE DU BIOGRAPHE

04/25

BIBLIOTECA 2 DE OCTUBRE

M4
-1999-73664

DL-07 06 1999 24892

Cet ouvrage a été publié avec le concours du
Centre national du livre

© ÉDITIONS PAROLES D'AUBE, 1999
Le Manoir – 38, rue Jean-Sellier F-69520 GRIGNY
ISBN 2-84384-085-6 - ISSN 1275-6881

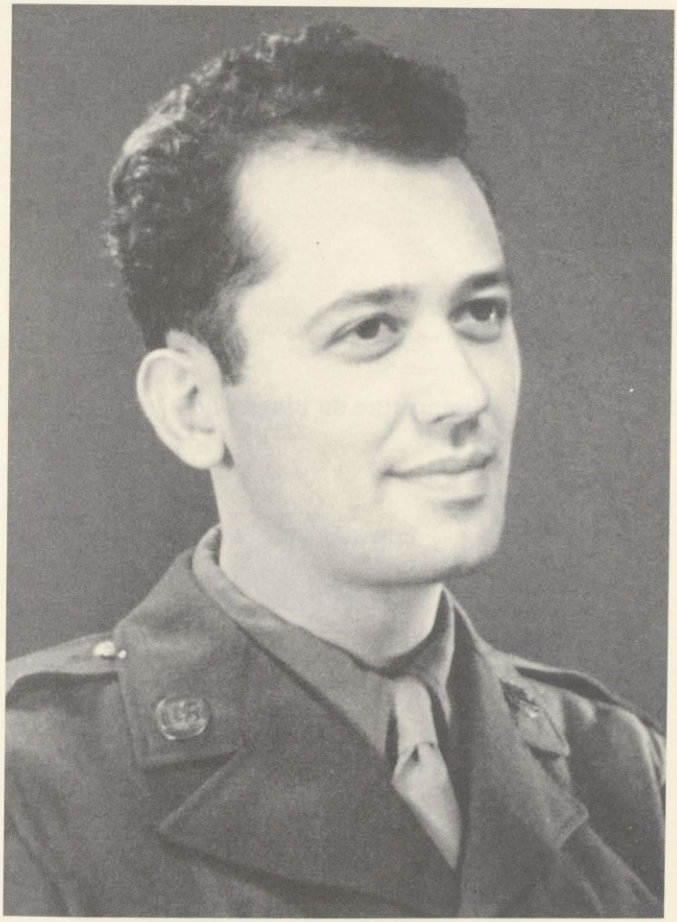
ALAIN BOSQUET

L'imposture du biographe

Entretien avec

Olivier Brun

COLLECTION PAROLES D'AUBE



U. S. Army, Texas, 1942.

BnF
L&A

Né en 1919 à Odessa, Alain Bosquet, de son vrai nom Anatole Bisk, a traversé le siècle pour ne s'éteindre que très récemment, en mars 1998. Poète, romancier, journaliste, il a publié une œuvre importante qui compte près de quinze mille pages.

Il m'a paru intéressant, au soir de sa vie, de revenir sur son parcours et son étonnante richesse. Non pas sous une forme rigide, parfois nuisible à ce genre d'entreprise, mais avec la nonchalance qu'autorise l'interview. Il s'est ainsi prêté de bon cœur à l'exercice que je lui proposais, malgré la fatigue et la maladie, m'accordant une série d'entretiens étalés sur près d'un an. Ayant échafaudé ce projet ensemble, nous étions convenus de nous revoir pour donner une forme définitive au manuscrit; nous n'en avons pas eu le temps. J'achève donc ce livre sans lui.

Cette série d'entretiens ne prétend pas apporter un nouvel éclairage sur l'œuvre d'Alain Bosquet. Largement autobiographique, celle-ci tient solidement debout, sans qu'il soit besoin de la décortiquer. Aussi le lecteur attentif en apprendra-t-il plus sur l'auteur en parcourant ses nombreux livres; il pourra par exemple s'arrêter sur l'une des proses majeures d'Alain Bosquet, Les Trente Premières Années, *imposante trilogie où l'auteur revient en détail, sans fausse pudeur, sur les années fondatrices de son existence. Ces conversations par ailleurs omettent volontairement les habituels commentaires biographiques. Là encore, le lecteur trouvera matière à satisfaire sa curiosité dans les ouvrages consacrés à l'auteur, ou les numéros spéciaux de revues qui lui ont été dédiés.*

Si tout a été écrit, tout en revanche n'a peut-être pas été dit. Cette approche permet ainsi le bavardage en roue libre, sans l'encombrement d'une formule ou d'un style : Bosquet s'y montre sincère, complice, n'hésite pas à s'y déboutonner. Il revient sur ses années de guerre et les enjeux parfois cruciaux qu'il lui a fallu négocier ; il évoque sa carrière littéraire, en livrant quelques anecdotes sur les illustres personnages qu'il a côtoyés ; il s'explique enfin sur son travail personnel et sa vision de la littérature. Le pari soutenu par ces conversations est donc d'inviter chacun à parcourir son œuvre, en la découvrant plus avant. Très simplement, de donner envie de lire Alain Bosquet.

Pour terminer, cette série d'entretiens trouve en fin de volume son appendice : quelques feuillets monographiques où j'ai jeté pêle-mêle notes et impressions diverses sur Bosquet. Les pages de ce carnet révèlent, à peine fardée, une pleine subjectivité où il m'a plu parfois d'écorcher l'auteur. Sans pour autant nuire à la compréhension du personnage, elles dévoilent la face obscure et tue de l'écrivain, montrant comment un être vient à en traverser un autre. Le lecteur s'étonnera peut-être de la verdeur de mes remarques. C'est en vérité pour répondre à Bosquet que j'emploie ce ton incisif. Volontiers polémique, l'auteur aimait à croiser le fer avec ses interlocuteurs ; c'est donc en bretteur que j'ai tenté de l'aborder. Il n'est pas impossible, par ailleurs, que ce travail présenté rapidement après sa mort fasse de moi un inquisiteur quelque peu suspect. Mais il est vrai que j'ai su très vite ce à quoi je m'exposais, encouragé à l'opportunisme par Bosquet lui-même, qui m'invitait à faire mienne cette disposition particulière qu'il avait pour le cynisme.

Ce carnet de bord peut donc se lire comme une tentative de légitimer mon approche de l'écrivain, tendant à prouver que ce livre serait de moi et non de lui. C'est en cela peut-être qu'il est une extension douteuse : détournement intentionnel, ni précieux ni redondant, mais objectivement inutile. On peut le lire comme on peut décider de l'ignorer. Un auteur n'est rien sans son livre ; le livre se passe très volontiers de son auteur.

Olivier Brun

6. Apprendre à dire ou à lire sans qu'on va mourir un jour est pas du pessimisme mais de la lucidité : j'ajouterais, de l'hygiène. J'ai ~~beaucoup~~ parlé dans la presse de Beckett et de Cioran, quand ils n'étaient pas connus. J'ai contribué à leur renommée. Ils sont devenus des amis proches. Facile pour garder mon indépendance. Je me suis un peu éloigné d'eux. On n'est jamais à la cime de soi-même que tout seul.

7. Dieu est trop important pour qu'on le laisse entre les mains des croyants. N'étant pas croyant, je parle de lui comme de la nature, de l'amour, de la gloire : il est mon sujet. Dieu n'attende de moi aucune commission, dans ce domaine. La créature crée son créateur. Le poète se prosterne ~~devant~~ devant ce qui remplace Dieu.

8. Publier des poèmes, c'est vouloir les faire lire. Pourquoi se priver les Roldo-Valaques, les Esquimaux ou les Paraguayens ? J'écris aussi pour eux. La poésie est un langage universel, donc traduisible. Voyez Rimbaud, Apollinaire ou Pessoa : on les connaît dans cinquante pays. Il n'y a pas de poésie cosmopolite : ce serait la comparer à l'Hôtel de Paris à Monte-Carlo. Il n'y a pas davantage de poésie de combat : vivent les ~~poètes~~ provocants toujours. A défaut, elle n'est que démission ou mollesse ou paresseuse. Tout ~~poète~~ poème devrait en cause celui qui le lit ; sinon, il ne serait que pipi de rose.

9. Je ne joue pas avec vous. Je joue avec passion à être la somme de mes contraires. Je demande que l'on entende fondamentale revienne, comme avec Péguy, Saint-John Perse ou Aragon. Ils étaient si calculés, à ne rien accepter de convenu. Etre poète, c'est dire au lecteur : "Déshabille-toi et changeons de peau." Un conseil : soyez impitoyables dans vos choix et dans dans vos jugements. Economisez les parcours de promenoirs à la petite semaine. Evitez les compromis. Visez haut. Etonnez-vous.

Alain Bosquet
Juin 1996.

« Notre accord est conclu : c'est un jeune poète
qui dès demain rédigera cette chanson.
Elle sera plus fraîche et, je crois, plus honnête :
sans doute plaira-t-elle au public sans façon. »

ALAIN BOSQUET.



L'occupation, Berlin, 1945.

LES PREMIERS ENJEUX DE L'ÂGE ADULTE : LES ANNÉES DE GUERRE

Olivier Brun – Auriez-vous envie d'apporter un élément particulier pour commencer ces entretiens ?

Alain Bosquet – Il ne faut pas oublier mon âge, j'ai soixante-dix-sept ans, je suis malade, je suis au bout du rouleau. Je dirais que coexistent trois choses dans ce que l'on peut appeler la biographie : ce qu'on a vécu et que l'on souhaite rattraper, ou souligner ; la biographie de son propre temps, je veux dire du siècle (ce qui est arrivé hier, qui a pu guider tel ou tel événement d'une vie) ; l'importance enfin que l'on attache à sa propre biographie. Si vous voulez, je dirais qu'il y a beaucoup de détails dans ma biographie qui évidemment m'obsèdent ou m'intéressent, que j'ai envie de préciser ou de clarifier. Il existe tout d'abord l'image de l'exil, qui est importante sans être capitale. Ma mère était russe, et avait elle-même une mère allemande de la Volga qui ne parlait pas russe. Mon père venait initialement, par son aïeul, d'Alsace tout en ayant des attaches avec la Belgique : petit à petit, il s'est russifié. Origines très diverses, donc : il y avait des luthériens, des catholiques, des juifs, il y avait tout ce qu'on veut ! Par conséquent, on peut dire que je suis le produit d'un mélange initial faisant partie de l'intelligentsia russe, mais n'ayant jamais manqué de la présence du français (car chez moi on ne parlait que français). Mélange assez bizarre donc, qui m'a toujours paru incongru, mais qui fina-

lement a joué en ma faveur, car je n'avais pas une seule attache mais plusieurs, contre lesquelles j'ai toujours lutté pour avoir une sorte d'indépendance. Je reviendrai là-dessus. Il y a eu par ailleurs les événements du siècle, que j'ai vécus non pas directement mais par le biais des médias, presse, radio, etc. Dans mes premières années, l'Europe était en construction, tout comme aujourd'hui. On pensait que la guerre de 14 serait vraiment la *der des der*, et on avait une foi inébranlable en la SDN [Société des nations]. C'était l'époque des grands discours d'Aristide Briand, Lloyd George ou Stresemann. On avait une grande admiration pour ce genre de personnages, on se disait qu'il n'y aurait plus de guerres. On pouvait donc envisager une carrière ou un futur. Premières désillusions : l'élection de Hitler, suivie aussitôt après, on ne l'a pas assez souligné, de l'invasion de l'Éthiopie par Mussolini. Il y a eu coup sur coup l'instauration de deux dictatures... l'Europe n'allait donc pas si bien que ça. L'affermissement du pouvoir soviétique faisait le reste : on allait donc vivre non pas un pis-aller, mais un compromis. Là-dessus est venue se greffer la grande crise de 1929, qui en Europe n'a vraiment fait des ravages qu'en 1931-1932. Donc une famille qui vit à Bruxelles assez péniblement : on compte les sous, je sais que je recevais comme argent de poche deux francs d'avant-guerre, c'est-à-dire de quoi aller au cinéma une fois par semaine et peut-être boire un café avec des copains, pas plus. Nous vivions dans un petit appartement de trois pièces, l'une servant de bureau à mon père ; j'avais une petite chambre à moi, qui devait faire dix mètres carrés, et le reste constituait à la fois la chambre à coucher parentale et le salon – si on pouvait l'appeler ainsi.

Vous revenez très en détail, dans *Les Trente Premières Années*, sur votre vie. Peut-on se baser en toute confiance sur les éléments biographiques qui y ont été consignés, ou ont-ils été remaniés, réinventés ?

Ce que je vous raconte là est la stricte vérité. Je reviendrai plus tard sur l'importance de la biographie, mais je vous réponds déjà partiellement : plus tard j'ai considéré que la biographie n'était qu'un élément romanesque, et ce pour une raison très simple : s'il ne fallait dire que la vérité cela serait barbant et nécessiterait dix mille pages ! On est donc obligé d'éliminer, de grouper, par souci artistique. Il faut également tenir compte des trous de mémoire : il y a des périodes de ma vie dont je n'ai rien à dire, tout simplement parce que je n'en ai pas retenu grand-chose.

Revenons à ces années d'enfance...

Je continue donc mon histoire personnelle : je suis à l'époque un élève de lycée docile, j'ai toujours été premier de ma classe, ma mère me chouchoutant et soulignant sans cesse : « Puisque tu es le plus intelligent – ce qui est une connerie ! – il faut que tu sois le premier. » Mon père quant à lui me laissait tranquille. J'ai donc fait des classes modernes, comme on les appelait à l'époque, c'est-à-dire beaucoup de maths et de physique, de comptabilité et de commerce, les langues ne venant qu'après. Je me suis rebellé dès la 5e, et suis passé en greco-latine. J'ai fait, disons, un parcours de lycéen tout à fait normal. Très vite en Europe s'est posée la question d'un dualisme, d'un danger extrêmes.

L'URSS se renforce, la guerre civile s'est achevée en 1921, et 1925 correspond à la construction des grands complexes sidérurgiques : l'URSS jouit d'une très bonne réputation auprès de la gauche. C'est aussi le moment où les intellectuels français s'y rendent, suscitant beaucoup d'enthousiasme de la part d'André Malraux, et même d'André Gide, au début. Il existe donc pour les démocraties de l'Ouest le risque que les partis communistes locaux se développent. Fin 1933, Hitler accède au pouvoir sous la « surveillance » du vieux maréchal Hindenburg. La vraie nature du nazisme ne se révèle qu'en 1934. La menace de 1935 c'est l'Abyssinie et la victoire mussolinienne, avec une SDN incapable d'intervenir, ou ne souhaitant pas intervenir ? Rappelons que ni l'Union soviétique ni les États-Unis n'en sont membres : l'Union soviétique, parce qu'elle a des idées révolutionnaires de conquête mondiale, se soucie peu de l'intégrité d'un territoire national, tandis que les États-Unis sont isolationnistes après la démission puis la mort du président Wilson. Ces deux grandes nations étant en dehors de la SDN, celle-ci n'est donc pas très puissante ; tout demeure verbal, même si quelques conflits locaux ont été aplanis. Hitler en 1933, Mussolini en 1935, tout de suite après, en 1936, éclate la guerre d'Espagne. On a appelé ça la « montée des périls ». C'était surtout la montée des dictatures ! Pour tout Européen français, belge ou occidental, la question est alors : faut-il choisir ? Et c'est le problème qui se pose à moi, intérieurement, tout en poursuivant mes études : faut-il choisir ? Et si tel est le cas, faut-il choisir entre la droite ou la gauche ? Je m'empresse de préciser qu'à cette époque c'est l'extrême droite ou l'extrême gauche. En 1937, je suis le conseil d'un de mes condisciples : alors en classe de